



ÊTRE MAMAN SOLO ET CONFINÉE

Romane MAHIEU

Sociologue

Qu'est-ce qu'a signifié « confinement » pour les femmes en situation monoparentale qui, déjà, à longueur de temps, assurent la quasi-totalité des tâches liées à la parentalité ? Qu'est-ce que cette période a changé, ou simplement prolongé, pour cette catégorie de population bien souvent évoquée de manière asexuée et naturalisée ? Romane Mahieu est partie à la rencontre de femmes, de leur présent et de leurs aspirations pour l'après-pandémie, en lien avec leur trajectoire socio-économique propre.

Lundi 27 avril. Pour certains parents, le déconfinement se fait davantage attendre que pour d'autres. Ils l'envisagent comme un moment de libération radicale. Dans une lettre adressée à la Maison des parents solos de Forest, une maman qui élève son fils seule écrivait il y a quelques jours : « *Croyez-moi, beaucoup devront se reposer... absolument, vitalement, vraiment se reposer. Seul.e... et... sans doute... à la maison, dans ce lieu de vie qui aura repris forme humaine (quand le petit sera gardé par Papy et Mamy, le rêve ultime).* »

Il semble néanmoins que seul un déconfinement très progressif se dessine, impliquant de nombreuses inégalités dans la réactivation des structures de support auparavant d'usage. En effet, Benoît Ramacker, porte-parole du centre de crise national belge, rappelait encore aujourd'hui : « *N'allons pas trop vite. Rien n'est certain, rien n'est acquis. Le virus n'est pas encore définitivement vaincu et malheureusement, il pourrait toujours revenir de plus belle.* » (Rigot, 2020).

Lorsque j'appelle Lola vers 18h, Lucien, son fils âgé d'un an et demi, prend son bain.

« Oh non, tu ne me déranges pas. Mais attends deux secondes, je mets mes écouteurs. »

J'ai une faveur à lui demander. J'aimerais l'interviewer pour une publication sur le thème du confinement, en tant que maman solo. D'emblée, elle accepte et ajoute :

« Oh, c'est cool que vous vous intéressiez à nous. Je devrai probablement sortir Lucien du bain pendant la conversation, l'eau va refroidir, mais pour l'instant il joue. Je t'écoute. »

C'EST QUOI UNE « MAMAN SOLO » ?

Pour Lola, la maternité « solo » relève d'un double apprentissage. Il s'agit de devenir parent, mais également de se familiariser avec une série d'enjeux spécifiquement liés au fait de s'occuper d'un enfant seule.

« Devenir parent, c'est déjà tout un monde à appréhender ; se familiariser avec cette catégorie, ça l'est aussi. »

Au départ, elle excluait les femmes en situation de co-parentalité de la catégorie « mamans solo », estimant que celles-ci ne l'étaient qu'à raison d'un « mi-temps ». Réaliser que ces mamans rencontraient des challenges spécifiques – comme celui de débattre de choix éducatifs avec leur ex-partenaire – auxquels elle, dans sa situation, avait « la chance » d'échapper, l'a poussée à reconsidérer les choses.

TRAJECTOIRE DE « MAMAN SOLO »

« Solo », Lola savait qu'elle le serait avant même de devenir maman à la naissance de son fils. Lorsqu'elle apprend qu'elle est enceinte, son copain et elle viennent tout juste de se séparer. Lui ne désire pas d'enfant. Aussi, lorsqu'elle décide de poursuivre sa grossesse, il choisit de couper les ponts.

« L'espace d'une semaine, j'ai pensé... pas qu'on se remettrait ensemble, non, mais j'envisageais la co-parentalité. J'ai vite déchanté. »

A posteriori, elle a l'impression de s'être très vite accommodée de la décision de son ex-partenaire. Et si elle n'a pas insisté pour qu'il assume sa paternité à l'époque, c'est qu'elle n'en avait pas vraiment la force.

« Si j'avais insisté, ça aurait impliqué un début de grossesse très tendu, beaucoup de disputes, mais il aurait peut-être pu être présent. [...] Je devais déjà gérer la séparation, lui qui me quitte pour une autre. Quand je lui ai dit que j'étais enceinte et que je désirais le garder, il a réagi de façon dure et a tenu un discours très culpabilisant. Je n'avais pas la force d'insister. Je l'ai fait à l'occasion d'un ou deux coups de fil mais pas plus. Et comme il n'en avait parlé à personne de son côté, personne

n'a pris le relais. J'ai voulu concentrer mon énergie sur ma grossesse et la perspective d'éduquer un enfant seule. »

En particulier depuis la naissance de Lucien, Lola explique faire face à une pression sociale constante « pour qu'un père intervienne dans l'équation » ; il en va de questions insistantes à l'administration communale, tout comme de conversations plus anodines avec des inconnus ou des conseils supposés bienveillants de son entourage. Ces échanges nourrissent un sentiment de culpabilité chez la maman à qui il arrive ainsi de se demander si elle devrait renouer contact avec son ex-partenaire. Ne serait-elle pas en train de priver son fils d'un second parent ? Elle y pense souvent, mais après réflexion, en arrive systématiquement à la même conclusion :

« Je me dis que c'est trop risqué. Je me sens stable dans la situation actuelle et je ne veux pas me tirer une balle dans le pied. Donc je ne cède pas à la pression, je garde à l'esprit que ça risque de me bouffer encore plus d'énergie, sans assurance que pour Lucien ou moi, le meilleur advienne. [...] Les gens ne réalisent pas la charge mentale et émotionnelle qui m'incomberait du fait de réintégrer un démissionnaire après deux ans d'absence. »

Quant à l'aspect financier, Lola assume aujourd'hui seule la charge de son fils. Une fois encore, si elle n'a pas insisté pour que son ex-partenaire reconnaisse Lucien à la naissance et en assume une part de la responsabilité financière, c'est qu'elle n'en avait pas vraiment l'énergie.

« J'envisageais l'idée de revenir vers lui comme une étape qui demanderait trop d'énergie. Test de paternité, passage devant le juge,... Non, le jeu n'en valait pas la chandelle. »

Il était aussi question de caractère, de fierté. Compte tenu des discours culpabilisants et de la complète désertion de son ex-partenaire au moment où elle a décidé de poursuivre sa grossesse, Lola avait à cœur de ne rien lui devoir, une volonté qu'elle exprime encore aujourd'hui.

EXPÉRIENCE DU CONFINEMENT

Lola a commencé à travailler à temps plein en tant qu'éducatrice ou 'coach' pour les jeunes en décrochage scolaire,

comme elle trouve plus juste de se décrire, à la fin de l'année dernière. Son emploi lui offre une certaine stabilité financière en période de confinement; avec la fermeture des établissements scolaires, elle a arrêté de travailler mais continue à percevoir le même salaire. L'école lui a communiqué la possibilité d'être rappelée au besoin, mais cela reste fort peu probable. Aussi, Lucien, lui aussi, a quitté la crèche. Lola avait la possibilité de l'y maintenir, la structure d'accueil de son fils le lui permettant, mais elle préfère le garder à la maison. Il en va d'une certaine satisfaction de passer davantage de temps avec son fils à une période où il grandit plus vite, mais également des trajets entre la maison et la crèche qu'elle considère constituer une grosse perte de temps et d'énergie, et ce sans compter l'exposition accrue au risque de transmission du virus lié à l'usage des transports en commun.

Le confinement constitue avant tout un sacré changement de rythme pour la petite famille qui a l'habitude de vivre à cent à l'heure. D'ordinaire, durant la semaine, Lola se réveille à 5h15 pour conduire son fils à la crèche avant de se rendre au travail. La distance entre son logement et la crèche est loin d'être idéale. Depuis quelques semaines, les matins se sont adoucis; elle a troqué le programme nuit de Pure FM contre les gazouillis de Lucien et le « boost matinal » d'Ivan. Elle dort plus, se sent davantage en forme. Habituellement couchée vers 21h30, elle profite aussi un peu plus longuement de ses soirées, lorsque Lucien est couché.

Mais le retour à la maison reste loin d'être synonyme de temps pour soi... Les journées sont désormais structurées en fonction des repas et de la sieste du petit garçon : réveil et petit-déjeuner – activités en intérieur – préparation et repas de midi – sieste pour l'un et rangement, préparation du goûter ou d'une activité en intérieur pour l'autre – activités de l'après-midi et goûter – préparation et repas du soir – bain – coucher. Sans compter les missions spéciales de rangement entreprises au cours de ces dernières semaines, garder Lucien à la maison implique davantage de tâches domestiques et éducatives à accomplir au quotidien.

En temps normal, le travail invisible de planification des tâches ayant trait à la sphère domestique (achats, ménage, soin des enfants, prise de rendez-vous,...),

auquel se réfère le concept de la charge mentale, Lola s'y colle déjà seule et à plein temps. Mais la quarantaine bouleverse les repères de la petite famille et impose de repenser toute une organisation du temps et de l'espace.

Aussi, en termes d'aménagement de l'espace, Lola a quelque peu réorganisé la cuisine, où elle passe désormais davantage de temps. Elle a également revu la décoration du salon ; tout était déjà agencé de façon à permettre à son fils d'y jouer confortablement mais dès lors qu'il s'est mis à marcher en confinement, il s'agissait d'éviter les bobos et la casse.

Si Lola ne l'exprime pas comme tel, une volonté de bien faire, de mieux faire, toute seule, semble davantage présente en période de confinement. Cette intention rappelle le concept de charge émotionnelle que la crise du Covid-19 participe à populariser au-delà des cercles féministes ; une forme d'attention à la fois psychologique et matérielle en vue de combler les besoins de l'entourage et de favoriser un cadre de vie confortable, quitte à mettre ses propres émotions de côté. Aussi, la maman évoque les sentiments de culpabilité, de regret et de frustration qui gagnent parfois. Dans ces moments, elle s'efforce de relativiser.

En premier lieu, Lola explique avoir à cœur d'élaborer des activités éducatives variées pour son fils, désormais confiné à la maison. Au début du confinement, elle cherchait de l'inspiration sur les réseaux sociaux mais elle explique en avoir rapidement ressenti les effets pervers, culpabilisants :

« Ces comptes *Instagram* véhiculent vraiment une image de maman parfaite, hyper-productive, qui parvient à combiner travail, tâches domestiques et enfants. De façon créative qui plus est. Et ce en trouvant encore du temps pour elle-même : faire du sport, de la méditation, du yoga. J'ai fini par m'en désabonner et j'essaie de relativiser. »

Quant au souci de créer un espace de vie confortable pour leur petite famille, la jeune maman regrette que Lucien ne dispose pas de sa propre chambre. La quarantaine renforce son souhait de disposer d'un appartement deux chambres ; un espace de jeu propre pour le petit garçon, un salon moins encombré ainsi que

des réveils plus paisibles pour maman. Cela dit, Lola relativise. Le salon est déjà aménagé de façon à offrir un bel espace de jeu à Lucien, ce dont elle fait sa priorité. En comparaison à d'autres situations de confinement, elle s'estime chanceuse:

« J'aime le coin, le parc se trouve à deux pas. Comparé à mon studio [son ancien logement], c'est beaucoup plus spacieux. Il y a même une petite terrasse. Et j'ai aussi une grande pièce de vie séparée de la cuisine ; ça fait office d'espace de jeu pour Lucien. [...] Surtout quand je pense à la terrasse, je me dis que j'ai de la chance en cette période de confinement. »

À moyen terme, si elle déménage, ça sera avant tout pour faciliter son quotidien en se rapprochant de la crèche ou de son lieu de travail.

Au-delà du changement de rythme auquel Lucien et elle se sont rapidement habitués, du réaménagement de leur emploi du temps et de leur espace de vie – en ce compris l'augmentation des tâches domestiques et éducatives, la charge mentale et la charge émotionnelle que cela comporte pour Lola –, c'est bien l'isolement social qui pèse le plus en cette période :

« Le plus dur, c'est vraiment de ne plus voir personne. J'en viens à apprécier faire les courses, c'est le seul moment où je me fais belle [rires]. Bon, j'exagère un peu mais pas tellement... »

Lucien, lui aussi, semble manquer de contact social :

« Il est habitué à être en vadrouille. Je remarque qu'il est en manque de contact parce qu'il se montre « extra-sociable » quand on sort faire les courses ou en balade ; il interpelle tout le monde. »

En temps normal, son emploi à temps plein ne permet pas à Lola de multiplier les rencontres et les activités. Elle insiste en particulier sur le poids des trajets en chaîne durant la semaine : 45 minutes dans les transports en commun pour déposer Lucien à la crèche la matin, suivi de 30 minutes de marche pour se rendre au travail (plus rapide que de combiner deux trajets en tram). L'enchaînement se répète en fin de journée, complexifié par d'autres déplacements essentiels comme ceux liés aux courses. Mais Lola s'arrange

toujours pour voir un ami ou visiter sa famille, au moins une fois par semaine.

Au début du confinement, il lui est arrivé de rencontrer une copine au parc, le temps d'une balade ; le virus ne l'inquiétait pas outre mesure. L'anxiété est venue progressivement, lorsqu'on a commencé à évoquer des cas de contamination de jeunes enfants. Aussi, bien qu'assurée que sa famille prendrait soin de Lucien dans le cas où elle tomberait malade, elle s'inquiète du changement radical que cela constituerait pour lui. Elle a donc décidé de limiter les sorties au strict nécessaire (à savoir les achats essentiels et les promenades, en évitant les parcs) et a opté pour les interactions 100 % digitales, y compris avec son partenaire. Ils ne vivent pas sous le même toit et les règles de confinement valant dans leur cas restent trop floues.

Pour combler le manque et adoucir le quotidien, Lola et son entourage multiplient les stratégies : rédaction d'un journal de confinement, envoi de colis postaux (souvent à sens unique, cela dit, de papy à Lucien et Lola), réunion de famille virtuelle tous les dimanches à 19h. Elle a même commencé à enregistrer des *podcasts* inspirés de ses lectures de confinement ; elle les partage avec sa famille.

DÉCONFINEMENT ET PERSPECTIVES D'AVENIR

Le déconfinement, Lola y pense souvent, et le temps commence à se faire long. Elle l'envisage comme le moment où son emploi du temps ne sera plus entièrement axé autour de son fils, des tâches domestiques et éducatives. Aussi, elle a hâte que sa famille puisse à nouveau garder Lucien ; un *break* de quelques jours.

« Ah ça c'est sûr, ils n'arrêtent pas de dire que Lucien leur manque, ils vont pouvoir profiter de lui à partir du déconfinement. »

Elle ne sait pas encore ce qu'elle fera alors, mais elle est d'ores et déjà certaine de ne pas s'ennuyer. Elle évoque l'idée de « faire une bonne sortie », d'aller au cinéma, de se lever quand elle en a envie, et ce bien qu'elle ne soit pas adepte des grasses matinées.

Du reste, les conditions matérielles stables et favorables dont Lola bénéficie lui permettent de vivre le confinement

comme une bulle de réflexion, et d'envisager de nouvelles perspectives d'avenir.

Avec du recul, elle s'estime heureuse de la façon dont « les pièces se sont imbriquées » au cours de l'année écoulée. Elle a reçu une proposition d'emploi intéressante, bien que sur-qualifiée pour le poste, à un moment où elle n'était plus si motivée à poursuivre ses études. Il ne lui restait plus qu'un stage à réaliser pour obtenir l'agrégation, après un diplôme de master en anthropologie. Mais le fait de devoir s'occuper de Lucien à plein temps rendait la situation bien trop compliquée. Au même moment, « comme un signe du ciel », elle a obtenu une place en crèche pour son fils, ce qui lui a permis d'accepter l'offre d'emploi.

Aujourd'hui, Lola se satisfait d'avoir un travail qu'elle aime et qui lui permette de mettre de l'argent de côté. Il reste difficile cela dit de trouver un équilibre entre vie professionnelle, sociale et familiale. Elle explique avoir souvent la sensation d'être dans un train à grande vitesse qui ne marquerait plus d'arrêt en gare. À l'avenir, elle envisage de travailler à temps réduit. À condition de pouvoir se le permettre financièrement, car Lola aimerait également trouver un appartement deux chambres.

Dans le fond, lorsqu'elle y réfléchit, il y a beaucoup de choses que Lola aimerait voir évoluer à l'avenir... mais la perspective du changement apparaît souvent comme un véritable jeu de casse-tête :

« Cela vaut-il la peine de déménager avant même d'avoir trouvé une école maternelle pour Lucien ? Dans le cas où je trouverais un nouvel emploi mieux rémunéré, dans ma branche, mais loin de la maison ou de la crèche, devrais-je quand même me lancer ? »

Il s'agit constamment de peser le pour et le contre, dans un contexte plein d'incertitudes que la crise ne fait que renforcer. Mais elle croit en sa bonne étoile, « qui vivra verra. »

Autre réalité : celle d'Isabelle. Mère de deux étudiantes de 25 et 22 ans... dont moi, Romane, autrice de cet article ! J'ai souhaité, au prétexte de cette période inhabituelle, ausculter la manière dont ma mère vivait une sorte de « monoparentalité alternée », séquentielle,

puisqu'on nous étions partagées entre nos parents. Quelles représentations sont les siennes de cette situation, et quelles responsabilités différenciées lui sont-elles restées malgré l'apparente égalité de ce système... et du couple, bien avant la séparation ?

Lundi 4 mai. Isabelle ne doit pas se rendre au travail aujourd'hui, mais elle a à faire. Depuis le début du confinement, son frère et elle se relaient pour faire les courses de leurs parents ; il s'agit de les protéger au maximum dès lors que leur père serait particulièrement à risque de complications en cas de contamination par le coronavirus. Au programme de la matinée, donc : deux longues listes d'achats, une visite chez les parents et la préparation du repas de midi pour sa fille cadette et elle.

Quinze heures lui semble être le moment idéal pour notre entretien. Ça lui donnera l'occasion de faire une petite sieste car elle dort particulièrement mal ces dernières semaines. De plus, Isabelle s'est levée tôt ce matin pour me conduire à la gare. Elle espère d'ailleurs que je porte le masque qu'elle m'a cousu... Le premier déconfinement progressif a commencé et le port du masque est devenu obligatoire dans les transports en commun, sous peine d'amende.

Dans l'après-midi, Isabelle sera également plus à l'aise pour discuter dès lors que sa fille cadette ne sera pas à la maison. Depuis quelques semaines, Coline suit ses cours en ligne chez sa tante. L'ambiance y est studieuse – Laurence est professeure dévouée de français et d'histoire dans le secondaire – et elle y dispose de la connexion internet nécessaire.

POUR MIEUX COMPRENDRE...

Isabelle n'est pas une interviewée comme les autres, puisqu'elle est aussi ma maman. Aussi, notre entretien a impliqué de redoubler de réflexivité quant à ma posture de chercheuse, ainsi que l'influence de notre relation de proximité sur le récit livré. Au temps de la reconstitution et de l'analyse du discours, une attention particulière a été accordée afin d'éviter toute inclusion d'éléments de récit non évoqués durant l'entretien.

C'EST QUOI UNE « MAMAN SOLO » ?

Isabelle considère être devenue « maman solo » à la suite de la séparation avec le père de ses enfants. Depuis lors, elle a vécu d'autres histoires de couple, dont certaines impliquaient une cohabitation régulière avec son partenaire et ses filles. Il arrivait alors que son partenaire lui donne de « petits coups de main d'ordre pratique, comme aller chercher un enfant à la gare. » Isabelle estime toutefois que dans ces moments de vie partagée, indépendamment de l'investissement de son partenaire, elle est toujours restée « solo ».

Pour Isabelle, être maman solo s'attache à une série de responsabilités décisionnelles que l'on ne peut déléguer. Et si en vertu d'un mode de garde et d'autorité partagées des enfants, ces responsabilités reviennent de façon équivalente à son ex-mari, elle affirme avoir souvent pris des décisions importantes seule. *A fortiori*, le poids du doute et de la culpabilité leur étant associé lui incombaient alors entièrement.

En amont de toute décision, Isabelle explique qu'elle se retrouve systématiquement la principale interlocutrice de ses enfants quant à leurs besoins et leurs attentes ; une réalité plus perceptible encore dans le contexte de la crise sanitaire et de son confinement. Aujourd'hui, dès lors que ses filles prennent leurs décisions de façon plus autonome, c'est dans cette dimension de la parentalité qu'elle affirme se sentir le plus « solo ».

Quant aux représentations de la « maman solo » véhiculées dans son entourage, les amis et connaissances d'Isabelle envisagent généralement la situation comme courante, voire banale. Par ailleurs, elle ne se rappelle pas avoir un jour souffert de jugements de valeur parmi son réseau relationnel. À l'époque où elle s'est séparée, on parlait d'un « boom » des divorces. Les choses se sont déroulées différemment dans le cadre familial. La réaction de ses parents à la nouvelle de sa séparation oscillait entre désapprobation et résignation ; en particulier, la déception de son père a longtemps affecté leur relation. Isabelle souligne toutefois que ses parents se sont toujours montrés d'un grand support face aux challenges qu'impliquent la monoparentalité.

TRAJECTOIRE DE « MAMAN SOLO »

Isabelle considère être devenue « maman solo » à la suite de la séparation avec le père de ses enfants. Elle précise cela dit qu'elle se sentait déjà « solo » au temps où ils vivaient en couple, ce dernier ne participant pour ainsi dire pas à la planification, ni l'accomplissement des tâches domestiques et éducatives :

« Du point de vue des tâches quotidiennes – c'est-à-dire lever les enfants le matin, les laver, les habiller, les conduire à l'école, faire les courses ou encore, préparer le repas – il n'intervenait pratiquement pas. »

En ce sens, du fait de la garde alternée sur laquelle elle débouche, la séparation a surtout marqué un changement de rythme. Les mêmes tâches quotidiennes lui incombent, mais désormais à « mi-temps », selon son expression.

Bien que la rupture ait été conflictuelle, Isabelle et son ex-mari se sont rapidement accordés sur le mode de garde des enfants, en alternance, une semaine sur deux. Cet accord s'est alors conclu à l'amiable, tout comme l'arrangement relatif à la prise en charge financière des filles. En substance, il est convenu : d'un côté, qu'Isabelle touche les allocations familiales et prenne dès lors en charge les dépenses liées à l'habillement, les soins de santé et les frais scolaires des enfants, et de l'autre, que son ex-mari ne paie pas de pension alimentaire.

À l'époque, Isabelle savait que cette répartition des revenus et des dépenses favorisait son ex-mari. Mais elle n'a ni les moyens, ni l'énergie d'entamer une procédure de justice. Aussi, dans un esprit de conciliation et d'apaisement, elle l'accepte :

« J'aurais été en droit de réclamer une pension alimentaire mais je ne l'ai jamais fait. Je préférerais avoir la paix plutôt que la guerre ; lorsqu'il s'agissait d'argent, il [le père de ses enfants] était chiant. »

L'arrangement s'est révélé plus inégal encore à mesure que ses filles grandissaient. Malgré une majoration progressive, les allocations familiales suffisent de moins en moins à couvrir les dépenses liées aux enfants, en particulier celles liées à l'éducation et aux loisirs.

Pour autant, jusqu'à l'entrée à l'université de l'aînée, le partage des frais n'est pas renégocié. Aussi, s'il arrive tout de même que son ex-mari intervienne dans certains frais plus exceptionnels – comme les voyages scolaires –, c'est le plus souvent à la demande d'Isabelle, à hauteur variable et à condition qu'il juge la dépense « utile ». En guise d'exemple, Isabelle explique que depuis qu'elle leur a acheté leur premier gsm, et jusqu'à aujourd'hui encore, elle prend seule en charge les frais de téléphonie de ses filles.

Habiller les enfants, laver leur linge, les emmener chez le coiffeur, prendre rendez-vous chez le médecin,... Tout cela est bien évidemment question d'argent, mais nécessite aussi un important travail d'organisation. Par ailleurs, cela implique d'être au plus proche des besoins quotidiens, des attentes et des goûts de ses enfants. Depuis la séparation, le fait qu'Isabelle perçoive des allocations familiales maintient et justifie une répartition très inégale de la charge mentale et émotionnelle attachée au soin de ses filles – réalité déjà de mise au temps de la vie en couple. Aussi, aujourd'hui encore, elle déplore un manque de communication avec son ex-mari quant à l'éducation de leurs filles, en particulier dans les moments décisionnels :

« Il y a des moments où tu doutes, et tu aimerais ne pas être seule. [...] Sauf dans les situations extrêmes ou urgentes, les décisions sont rarement discutées. J'aimerais que les choses se discutent de façon spontanée, naturelle, mais malheureusement ça n'est pas le cas. Le fait que l'on soit rarement d'accord n'invite pas au dialogue. [...] Mais avec l'âge, la situation me pèse moins. Les filles prennent leurs décisions elles-mêmes. »

Si la séparation n'a pas affecté sa situation socio-professionnelle, Isabelle explique l'avoir vécue comme un moment de rupture en termes de stabilité financière et de confort. Depuis lors, bien qu'elle puisse compter sur le support de sa famille, il n'a jamais été simple de joindre les deux bouts :

« Je gère comme je peux, ça n'est vraiment pas facile. J'ai de la chance d'avoir de la famille autour de moi qui m'aide aussi. [...] Indépendamment des enfants, c'est dur de vivre toute seule. Quand

il y a un salaire ou deux salaires qui rentrent, ça n'est pas pareil. »

En particulier, la séparation a impliqué de trouver un nouveau logement. Le terrain sur lequel la maison familiale est bâtie appartient à son mari et elle ne pouvait se permettre de rembourser seule l'emprunt immobilier qu'ils ont contracté. Les premiers mois, face à l'urgence, Isabelle a pu compter sur son réseau relationnel. Elle est ainsi retournée dans sa région d'origine pour s'installer chez une amie. Par la suite, elle est devenue et reste, aujourd'hui encore, locataire.

EXPÉRIENCE DU CONFINEMENT

Isabelle a toujours travaillé à temps plein, en tant que logopède employée dans le service public. À la suite de la crise du Covid-19, elle s'est vue accordé une réduction de temps de travail ; un changement de rythme qu'elle accueille avec satisfaction dès lors qu'elle explique se trouver « dans une période de ras-le-bol » d'un point de vue professionnel. Désormais, elle se rend deux jours par semaine à l'hôpital pour un salaire maintenu à l'identique. Aussi, si la crise et son confinement n'affectent pas ses revenus, Isabelle en ressent l'influence sur son budget alimentation qui a sérieusement augmenté depuis quelques semaines.

Le retour de Coline participe aussi à un bouleversement des repères pour Isabelle. Depuis qu'elles ont entamé des études supérieures, ses filles et elle ne vivent plus sous le même toit. Cela dit, Coline a pour habitude de rentrer à la maison les weekends et pendant les vacances scolaires. Il lui semblait dès lors naturel de rentrer habiter avec sa mère lorsque les cours en présentiel furent suspendus. Quant à moi-même, qui suis l'aînée, je la visite de façon plus irrégulière – souvent le dimanche, l'occasion aussi de partager un repas avec les grands-parents – et ne reste généralement pas plus d'une ou deux nuits. À l'annonce du confinement, Isabelle m'a proposé de rentrer habiter avec ma sœur et elle. Mais j'ai préféré garder mes habitudes. Isabelle explique que la situation est source d'anxiété compte tenu du risque sanitaire. Cela dit, elle prend sur elle :

« Je pense que Romane est davantage à risque, en lien avec ses prises de liberté. Coline, quelque part, je l'ai sous

contrôle. Je sais qui elle fréquente. [...] On ne vit pas le confinement de la même façon. Je sais qu'elle [Romane] prend des risques quand elle se promène au parc ou qu'elle rencontre ses amis. Du coup, je suis plus inquiète pour elle, et pour nous quand elle rentre. Mais je lui permets quand même de rentrer. [...] Pour moi, c'était inconcevable de lui imposer un choix. C'est ma fille et je n'aurais pas supporté de ne pas la voir pendant une si longue période. Je sais que ça aurait été difficile pour elle aussi. »

L'entrée de sa fille cadette à l'université était un coup dur pour Isabelle, d'autant qu'à l'époque, elle sortait tout juste d'une rupture amoureuse :

« C'était un fameux changement de repères ; lorsque je rentrais à la maison la semaine, il n'y avait plus personne. J'ai eu beaucoup de moments de solitude. Et le vide qui s'installe pousse au questionnement ; tu remets en question le sens de ta vie. [...] Il m'a fallu du temps pour me réadapter. Mes priorités ont un peu changé depuis. »

Elle a alors cherché à renouveler les moments de vide par des activités qui lui étaient agréables. Lecture, bricolage, jardinerie,... bien souvent, Isabelle s'occupe à la maison et en solitaire. Elle explique qu'il s'agit en partie d'une préférence personnelle, mais le coût associé à beaucoup d'activités en extérieur contraint également ses choix d'activités. *A fortiori*, il conditionne aussi ses opportunités de socialisation :

« Je n'ai pas forcément développé plus au niveau de mes relations sociales mais j'ai réinvesti les choses que j'aime faire, du bricolage, de la lecture. Surtout des activités que l'on peut réaliser chez soi. [...] C'était en lien avec la rupture, et par nature, je suis quelqu'un d'introverti. Cela dit, il faut reconnaître qu'aller au resto avec un ami ou faire une activité physique à l'extérieur, ça coûte vite de l'argent. »

Au regard des contraintes qui pèsent d'ordinaire sur les choix d'occupation et opportunités de socialisation d'Isabelle, le confinement ne bouleverse pas tellement son quotidien. C'est plutôt la présence de Coline à temps plein qui change la donne. En ce moment, la

cohabitation est plutôt sereine ; mère et fille ont leurs propres occupations durant la journée – travail, cours en ligne, courses, nettoyage, repassage, couture,... – et le soir, elles se retrouvent devant la télévision. Isabelle affirme être heureuse que sa fille soit rentrée habiter à la maison; elle n'est pas totalement isolée. Elle admet toutefois qu'il lui arrive de regretter ses moments en solitaire:

« Parfois c'est lourd aussi, on a du mal à se supporter l'une l'autre. Coline a perdu son espace de vie et quelque part, moi aussi. Même si je suis contente de ne pas être seule, j'aimerais parfois retrouver mes moments de solitude. Dans les moments confrontants, pour ne pas être amenée à discuter. Alors je préférerais être seule. »

Qu'il s'agisse des courses, des repas ou de l'aménagement de l'espace, la vie à deux suppose de s'organiser autrement. Elle comporte une charge mentale supplémentaire, mais implique également davantage de tâches à la maison. Aussi, si Isabelle conçoit le rangement ou le repassage comme une corvée, elle explique que certaines tâches lui permettent d'occuper son temps libre. Quant à la cuisine, dès lors qu'il s'agit d'une occasion de faire plaisir à sa fille et que les repas sont partagés, elle s'y met de bon cœur. Les achats alimentaires pèsent d'ailleurs plus lourd dans les dépenses en période de confinement.

Jusqu'à aujourd'hui, il n'a pas été envisageable pour Isabelle d'acheter un logement seule. Aussi, en tant que locataire depuis sa séparation, elle explique qu'il est difficile de trouver un logement où elle se sent vraiment bien. Le marché locatif de sa région est peu accessible et l'offre centrée sur les appartements une chambre et les maisons unifamiliales. Mais plus important encore : dès lors qu'elle dispose d'un budget serré, il convient invariablement de hiérarchiser les critères de choix. Et le confort de ses filles pèse encore lourd dans la balance. Malgré le fait qu'elles ne passent plus autant de temps à la maison, Isabelle tient à offrir à chacune une chambre à elle, ainsi qu'une certaine autonomie de mouvement en habitant le centre-ville.

Actuellement, Isabelle habite une maison trois chambres, située en centre-ville et proche de son lieu de travail ainsi que de

la gare ; une situation qui remplit deux critères du logement idéal pour un loyer abordable. Toutefois, elle regrette que l'espace de vie ne soit pas plus grand et lumineux. Elle reste, à cet égard, nostalgique du confort qu'offrait la maison qu'elle a habité avec son ex-mari:

« Je suis passée d'une maison spacieuse, avec un grand jardin, à un petit appartement. »

Idéalement, Isabelle aimerait disposer d'un espace extérieur, un jardin ou une simple petite cour. Il en va, selon elle, d'améliorer sa qualité de vie:

« Parce que quand on est dans une maison où l'on se sent bien, on se sent mieux dans sa tête aussi. On a envie d'y rester. Un extérieur me permettrait aussi de me sentir mieux. »

Elle considère déménager depuis des mois déjà mais ses recherches restent infructueuses. Et la crise du Covid-19 ne fait que renforcer son souhait de changer de logement.

En période de confinement, il va sans dire que disposer d'un espace extérieur semble davantage encore synonyme de qualité de vie. Du reste, il est compliqué de réaménager la maison en fonction des nouvelles activités de chacune dès lors que l'espace est pleinement occupé. Isabelle explique se sentir particulièrement à l'étroit ces dernières semaines. Sa fille et elle ont toutefois procédé à quelques adaptations stratégiques : la table à manger s'est transformé en espace de couture pour Isabelle et la chambre de Romane fait désormais office de salle de sport pour Coline. Reste à ne pas oublier de tout remettre en ordre lorsque sa sœur rentre le weekend...

DÉCONFINEMENT ET PERSPECTIVES D'AVENIR

Si Isabelle se languit de retrouver un sentiment de liberté – celui de ses allers et venues –, la perspective d'un retour au travail cinq jours par semaine ne l'enthousiasme guère. Il y a deux ans, alors qu'elle s'investissait dans un nouveau projet de réinsertion scolaire au sein de l'hôpital, elle s'est soudainement vue mutée de service. La direction invoquait alors une révision budgétaire. Depuis lors, Isabelle évoque un sentiment de « ras-le-bol »

généralisé sur le plan professionnel. Elle n'a jamais vraiment envisagé de changer de situation d'emploi pour autant. Aussi, elle considère l'idée risquée, en particulier compte tenu du fait qu'elle supporte encore ses filles financièrement:

« Je ne veux pas prendre de risque alors que mes enfants sont encore aux études. Peut-être que je l'envisagerais quand elles auront terminé. De toute façon, je n'ai pas encore d'idée précise [de ce qu'elle souhaiterait faire dans le cas où elle quitterait son poste actuel]. »

Quant à une réduction de son temps de travail, malgré l'expérience positive de ce confinement, cela n'est pas envisageable sur le plan financier. Et les conséquences socio-économiques projetées de la crise du Covid-19 encouragent davantage encore à la prudence. Bien qu'elle ne pense pas son secteur d'activité menacé par de futures coupures budgétaires, Isabelle évoque une certaine inquiétude quant à l'augmentation du coût de la vie dans les mois à venir.

Alors que les répercussions socio-économiques actuelles et projetées de la crise sanitaire nourrissent le statut quo quant à une situation d'emploi insatisfaisante, l'expérience du confinement se révèle aussi vectrice de changement. En premier lieu, elle incite Isabelle à s'activer davantage encore dans la recherche d'un nouveau logement, qui disposerait d'un espace extérieur:

« Ma recherche sera sûrement plus active à l'avenir, pour concrétiser mon projet et peut-être dans la crainte d'un nouveau confinement. Je le dis en boutade mais bon... »

Désormais, sur suggestion de ses filles, elle considère même les offres de location deux chambres.

Au second plan, dès lors qu'elle dispose de plus de temps libre, Isabelle explique avoir développé de nouvelles « bonnes habitudes » en période de confinement. Elle se déplace davantage à pied et privilégie désormais, dans la mesure du possible, les achats alimentaires chez les producteurs locaux. Dans un souci de santé et de revalorisation de l'économie locale, elle souhaiterait maintenir ces nouveaux usages sur la durée. Toute la question est de savoir dans quelle mesure

le retour au travail à temps plein et peut-être aussi, celui de la grisaille, joueront sur sa motivation...

Les situations de monoparentalité ici présentées sont très différentes. On constate, cela dit, un même souci du bien-être quotidien de(s) enfant(s), la charge que ceux et celles-ci représente tant en termes de logement que de présence, ainsi que les implications d'élever un enfant en solitaire, en termes de trajectoire professionnelle, de revenus ainsi que de patrimoine. J'ai l'intention de continuer ce travail d'investigation de la condition des femmes en situation de monoparentalité. Au-delà des discours stigmatisants et à certains égards fatalistes, peu de choses sont écoutées d'elles, de leurs vécus et de leur expertise, et peu de choses en termes de transformation sociale et de sociologie de leur situation. Quels sont les programmes politiques à leur intention ? De quelle manière les acteurs de la justice sont-ils formés pour entendre leurs réalités quotidiennes ? Quelles sont les opportunités d'accéder à des logements adaptés, en particulier pour les femmes dont les revenus sont plus limités ? Au-delà du domestique, quelle charge émotionnelle repose sur les épaules des mamans solo, dès lors qu'il s'agit de porter les enfants, leurs craintes et chagrins, en plus des leurs ? L'ensemble de ces questions doivent faire l'objet d'approfondissements, de manière à développer des politiques d'accompagnement socio-économique et d'aménagement urbain mieux articulées et plus inclusives. ■

© Candid Shots de Pixabay

